



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[A]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

ALE

[urn:nbn:de:hbz:466:1-61184](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-61184)

raconte de sa pauvreté; ce ne seroit pas le premier homme de mérite, totalement oublié, que la mort auroit rappelé au souvenir & à l'admiration de ses concitoyens. Le recueil de ses ouvrages d'*Histoire naturelle*, est en 13 vol. in-fol. Il n'y a que les 6 premiers dont il soit vraiment auteur; les autres ont été faits sur son plan, & avec les matériaux qu'il avoit rassemblés, par divers savans à cet effet pensionnés du sénat de Bologne. On trouve dans le recueil de ce naturaliste beaucoup de superfluités, de choses étrangères à son objet; peu de choix & de méthode; mais c'est le fumier d'Ennius, & malgré tous ces défauts, l'histoire naturelle lui a les plus grandes obligations. La Description de son cabinet des métaux, réuni à celui de Cospean, a été donnée en italien à Bologne, 1677, in-fol. Il avoit déjà paru seul, 1648, *ibid.* in-folio.

ALEANDRE, (Jerôme) né en 1480 à la Mothe, petite ville sur les confins du Frioul & de l'Istrie, enseignoit les humanités dans un âge où on les étudie encore, à quinze ans. Les souverains conurent ses talens & les récompenserent. Louis XII l'appella en France, & le fit recteur de l'université de Paris. Léon X l'envoya nonce en Allemagne, où il signala son éloquence contre Luther, à la diete de Worms en 1519. Clément VII le fit archevêque de Brindes & nonce en France. François I le mena avec lui en 1525 à la bataille de Pavie, où ils furent faits prisonniers l'un & l'autre. Paul III l'honora de la pourpre. Il mou-

rut à Rome en 1542. Nous avons de lui : I. *Lexicon græco-latinum*, Paris, 1521, in-fol. II. *Grammatica græca*, Argentorati, 1517, in-8^o.

ALEANDRE, (Jerôme) petit-neveu du précédent, antiquaire, poète, littérateur, jurisconsulte, écrivit sur ces arts différens avec un égal succès. Il mourut à Rome en 1631, d'une indigestion, à laquelle sa santé naturellement délicate ne put résister. Le cardinal Barberin, auquel il étoit attaché, lui fit faire une pompe funebre magnifique. On a de lui quelques ouvrages sur les diverses matieres qu'il avoit embrassées, tels qu'un *Commentaire sur les institutes de Caius*, Venise, 1660, in-4^o; & quelques *Explications d'Antiques*, Paris, 1617, in-4^o.

ALECTON, l'une des trois Euménides ou Furies, étoit fille de l'Acheron & de la Nuit.

ALECTRION, confident & favori de Mars. Faisant un jour sentinelle, lorsque ce Dieu étoit avec Vénus, il s'endormit & les laissa surprendre par Vulcain, qui découvrit cette infamie aux Dieux par le secours d'Apollon. Mars en fut si piqué, qu'il métamorphosa Alec-trion en coq.

ALEGAMBE, (Philippe) jésuite de Bruxelles, né en 1592. devint secrétaire de son général à Rome, où il mourut en 1652. Il a augmenté & continué la bibliothèque des écrivains de sa société, que Ribadeneira avoit fait imprimer en 1608, in-8^o, en un petit volume, dont le pere Alegambe fit un gros in-fol. im-

primé à Anvers en 1643, par les soins de Bollandus, & réimprimé à Rome, & considérablement augmenté par le P. Nathanaël Sotwelle en 1676, in-fol. Le savant pere Oudin a laissé une bibliothèque des auteurs jésuites, plus ample & plus exacte que celle d'Alegambe. On a de ce dernier plusieurs autres ouvrages où la piété est réunie à l'érudition, entr'autres de petits Traités sur les vanités des honneurs & des plaisirs du monde; ils sont élégamment écrits, pleins de philosophie chrétienne, & bien propres à détromper l'homme des illusions qui l'égarerent. On lui doit encore *Mortes illustres & gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis vel aliis occisi sunt*, Romæ, 1657, in-fol. Ouvrage qui formeroit un résultat bien honorable à la religion, si on le faisoit contraster avec le caractère de ces gens dont Cicéron a dit: *Philosophi in suis lectulis plerique moriuntur.*

ALEGRE, (Yves d') chambellan de Charles d'Anjou, roi de Naples & de Sicile, de l'illustre & ancienne maison d'Alegre en Auvergne, se signala de bonne heure par son courage. Il suivit, à la conquête du royaume de Naples, Charles VIII, qui le fit gouverneur de la Basilicate, & Louis XII, qui lui donna le gouvernement du duché de Milan. Il eut celui de Boulogne en 1512, & fut tué la même année à la bataille de Ravenne, au gain de laquelle il contribua beaucoup. La maison d'Alegre a produit d'autres personnes illustres, dont plusieurs ont été chambellans des rois de France.

ALEGRE, (Yves marquis d') de la même maison, se distingua en divers sieges & combats, eut plusieurs charges importantes, & fut fait maréchal de France le 2 février 1724. Il mourut à Paris le 7 mars 1733, à 80 ans.

ALEGRIN, (Jean) d'Abbeville, célèbre cardinal & patriarche de Constantinople, sous Grégoire IX, fut ensuite légat à latere en Espagne & en Portugal, & mourut en 1237. On a de lui quelques ouvrages peu estimés.

ALEMAN, (Louis) connu sous le nom de cardinal d'Arles, naquit en 1390 au château d'Arbent, seigneurie du pays de Bugei, qui appartenoit à son pere. Il fut nommé archevêque d'Arles, & ensuite cardinal & vice-camerlingue de l'église. Il fut président du concile de Bâle à la place du cardinal Julien, & couronna en cette qualité Amédée de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Eugene IV, irrité de ce procédé schismatique, dégrada le cardinal d'Arles de la pourpre; mais Nicolas V, son successeur, le rétablit & l'envoya légat en Allemagne. Il mourut à Salon, ville de son diocèse, en 1450: Il s'est élevé une forte dispute entre plusieurs auteurs tant François qu'Italiens, pour savoir si le cardinal d'Aleman s'est repenti avant sa mort de tout ce qu'il avoit fait durant le schisme. Les uns, comme Garnesfelt dans la *vie* du cardinal, Sauffay dans le *Martyrologium Gallicum*; Sponde à l'année 1450, d'Attichi dans *Flores Card.*, & Oderic Rainaldi prétendent qu'il témoigna

un repentir sincere, & qu'il demanda pardon au pape Nicolas V; d'autres disent qu'il n'existe aucun monument certain de ce repentir.

ALEMAN, (Louis-Augustin) avocat de Grenoble sa patrie, né en 1653, fit imprimer en 1690 les remarques posthumes de Vaugelas augmentées d'une préface & de quelques observations souvent peu justes. On a de lui 2 volumes d'un *Journal historique de l'Europe*, sur le plan du *Mercur* & du *Journal des Savans*; & quelques autres ouvrages.

ALEMBERT, (Jean le Rond d') secrétaire-perpétuel de l'académie françoise, né à Paris le 16 novembre 1717, de Madame de Tencin & de Fontenelle; selon d'autres, du médecin Astruc, est mort dans la même ville le 29 octobre 1783. Peu d'auteurs ont joui d'une réputation plus distinguée, quoique le vrai fondement n'en ait jamais été bien déterminé. Les gens-de-lettres s'accordoient à le regarder comme un grand géometre, & les géometres le regardoient comme un grand littérateur. Sans prononcer sur la profondeur de ses connoissances mathématiques, nous reconnoissons sans peine qu'il mérite une place parmi les physiciens, ne fût-ce que par sa dissertation sur la *Cause générale des vents*, qui remporta le prix à l'académie de Berlin en 1746. Dans ce tems le roi de Prusse, qui avoit gagné des batailles contre les Autrichiens, venoit de terminer ses campagnes par une paix glorieuse. D'Alembert profita de cette heureuse circonstance pour dé-

dier son ouvrage à ce prince, par ces trois vers latins :

*Hac ego de ventis, dum ventorum
ocior alis*

*Palantes agit Austriacos Frederi-
cus, & orbi,*

*Insignis lauro, ramum prætendit
oliva.*

Flatté de cette dédicace, le monarque le remercia par une lettre des plus gracieuses, & lui donna dans la suite une pension de 1200 livres. Ses ouvrages de littérature n'ont pas eu le même succès. Presque tous les pas qu'il a faits dans cette carrière sont marqués par des chutes. On ne doit excepter que son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*; encore lui a-t-on reproché d'avoir pris la filiation des idées dans les Anglois Bacon & Chambers: mais enfin ce discours est bien pensé & bien écrit; si la vaste compilation, à laquelle il a servi de *prospectus*, n'est devenue (selon l'expression de Diderot) qu'un *mélange informe de bonnes & de mauvaises choses*, le discours n'en étoit pas moins le fruit d'un esprit méthodique. Tous ses autres ouvrages portent l'empreinte d'une imagination stérile, & quelques-uns même de mauvais goût. Sa *Traduction* de quelques morceaux choisis de Tacite, ne seroit pas digne d'un écolier, & prouve que le latin ne lui étoit pas familier. Ses *Mémoires de littérature, d'histoire & de philosophie*, 1759-1764, 5 vol. in-12, ont le plus grand de tous les défauts, celui de ne point intéresser, si l'on en excepte, peut-être encore, son *Essai sur les gens-de-lettres*. Ce qu'il dit sur

la poésie, renferme tout autant d'hérésies littéraires. Enfin ses *Eloges des académiciens*, 6 vol. in-12, sont écrits avec une prétention qui approche du ridicule : ce sont de mauvaises figneries de Fontenelle. Tout cela a fait dire à un poète plein de franchise, quoiqu'un peu satyrique :

Je prétends soulever les lecteurs dé-
trompés
Contre un auteur bouffi de succès
usurpés ;
Sous une périphrase étouffant ma
franchise,
Au-lieu de d'Alembert, faut-il donc
que je dise :
C'est ce joli pédant, géometre, ora-
teur,
De l'Encyclopédie ange conserva-
teur ;
Dans l'histoire, chargé d'inhumier
ses confreres ;
Grand homme, car il fait leurs ex-
traits mortuaires.

Quoiqu'il ait succédé à Voltaire dans le patriarcat de la philosophie, il n'eut jamais l'emportement & le fanatisme de son prédécesseur. D'un caractère moins vif & moins inquiet, il mit dans son zèle plus de circonspection, de prudence & de lenteur ; il condamnoit les blasphèmes révoltans, & ne vouloit rien qui blessât les bienféances. Système qu'il n'a pas constamment suivi, comme on le voit par son *Histoire des moines mendians* ; platitude qui en a produit une autre, avec laquelle Linguet a cru s'illustrer (*Essai sur le monachisme*). Cependant, pour soutenir cette modération factice, il donna un ouvrage sur l'*Abus de la critique en matiere de religion*, où

sans condamner ceux qui n'en ont pas, il blâme ceux qui se glorifient de cette privation avec trop de bruit. Par-là il a servi le parti d'une manière plus efficace & plus sûre. En s'attachant les jeunes gens par des encouragemens & des recommandations, en asservissant à l'empire des erreurs dominantes les talens naissans, en employant habilement son influence sur la distribution des palmes & des places académiques, en envoyant des gouverneurs & des instituteurs dans toutes les provinces de l'Europe, il a mérité que le philosophisme le regardât comme un de ses plus heureux propagateurs. Un jour qu'il dit dans une grande compagnie : *La philosophie a abattu bien des arbres dans la forêt des préjugés* ; une dame illustre lui répondit :

C'est pour cela sans doute que vous nous vendez tant de fagots. Les philosophes qui ont entouré son lit pendant sa maladie, ont fait refuser la porte au curé toutes les fois qu'il s'y est présenté. L'un d'eux a dit en se vantant de la *bonne œuvre*, que s'ils ne s'étoient trouvés là, d'Alembert alloit faire le plongeon. Ils lui ont rendu le même service qu'il avoit rendu à plusieurs de ses défunts confreres. Un homme d'esprit en a fait le portrait suivant : « Si l'on jette un coup-d'œil sur la charlatanerie du philosophisme, on verra sous le masque de la modération, toutes les convulsions d'un amour-propre outré & vindicatif, tous les excès de la haine la plus bilieuse & la plus satyrique, l'affectation de la gra-
vité

» vité & le goût le plus puéril
 » des plus malignes espiègle-
 » ries; une grande apparence
 » de zele pour la vérité & pour
 » la gloire des lettres, &
 » dans le fond, toutes les af-
 » tices de la fausseté la plus raf-
 » finée, toute la morgue d'une
 » réputation usurpée qui veut
 » en imposer, toutes les fu-
 » percheries de la foiblesse qui
 » veut cacher son impuissance,
 » toutes les petites vanités d'un
 » mérite de cotterie & de la
 » gloriole académique. Outre
 les ouvrages dont nous avons
 parlé, on a de d'Alembert :
 I. *Traité de Dynamique*, 1743
 & 1758, in-4°. II. *Traité de*
l'équilibre & du mouvement des
fluides, 1744, in-4°. III. *Re-*
cherches sur la précession des équi-
noxes, 1748, in-4°. IV. *Essai*
d'une nouvelle théorie de la ré-
sistance des fluides, 1752, in-4°.
 V. *Recherches sur différens points*
importans du système du monde,
 1754-1756, 3 vol. in-4°. VI.
Nova tabularum lunarium
emendatio, 1756, in-4°. VII.
Opuscules mathématiques, 1761
 & suiv., 4 vol. in-4°. VIII. *Elé-*
mens de musique, 1752 & 1762,
 in-8°. Les articles de mathéma-
 tiques de l'*Encyclopédie*, plu-
 sieurs de philosophie, d'histoire
 & de littérature, &c. (Voyez
 RAMEAU). Comme Voltaire,
 Rousseau, & la plupart des
 héros de l'incrédulité, d'Alem-
 bert rendoit de tems à autre aux
 dogmes de la religion des té-
 moignages qui renversent de
 fond en comble tout l'édifice du
 philosophisme. Dans l'Eloge de
 M. de Sacy, il établit avec force
 & avec sentiment la croyance
 de l'immortalité de l'ame, qu'il
 dit être moins un système & un

Tome I.

effort du génie, qu'une émanation
 du cœur. C'est ainsi que la pau-
 vre philosophie, qui se glorifie
 de montrer le bonheur en ce
 monde, est obligée, pour se
 consoler elle-même, de porter
 ses regards au-delà du tombeau,
 & de s'unir à la religion pour
 réclamer l'immortalité.

ALENÇON, (Robert IV,
 comte d') Voy. ROBERT IV,
 comte d'Alençon, où nous par-
 lons des princes qui ont possé-
 dé, depuis Robert, le duché
 d'Alençon. Voy. aussi FRANÇOIS
 de FRANCE, duc d'Alençon.

ALEOTTI, (Jean-Baptiste)
 architecte Italien, mort en 1630,
 étoit né dans une si grande
 pauvreté, qu'il fut obligé, pen-
 dant sa jeunesse, de servir les
 maçons en qualité de manœu-
 vre; mais il apporta en nais-
 sant de si heureuses dispositions
 pour l'architecture, qu'à force
 d'en entendre parler, il en ap-
 prit toutes les regles, ainsi que
 celles de la géométrie, & fut
 même en état de publier des
 ouvrages sur ces sciences. Il
 prit beaucoup de part à ces fa-
 meuses disputes sur l'hydrosta-
 tique, qui s'éleverent au sujet
 des trois provinces de Ferrare,
 de Bologne & de la Romagne,
 lesquelles sont très-exposées
 aux inondations.

ALER, (Paul) né à S. Vith,
 petite ville du duché de Luxem-
 bourg, le 9 Novembre 1656,
 entra chez les jéuites, & se
 distingua par son zele & ses
 lumieres, particulièrement à
 Treves & à Cologne, où sa
 mémoire a été long-tems en
 vénération. Il a publié un
 grand nombre d'ouvrages, dont
 on peut voir le catalogue dans
 la *Bibliotheca Coloniensis* du

I

P. Hartzheim, p. 264. Ils ont pour objet la théologie, la philosophie, la morale, la piété, les belles-lettres. Ce savant & estimable religieux mourut à Duren le 2 mai 1727.

ALERIA, (Jean évêque d') Voyez ANDRÉ.

ALÈS ou HALÈS, (Alexandre de) prit son nom d'un village d'Angleterre, où il naquit. Il enseigna à Paris la philosophie & la théologie, avec beaucoup d'éclat, dans l'école des Freres Mineurs, chez lesquels il avoit pris l'habit en 1222. Ses contemporains, qui aimoient les titres emphatiques, lui prodiguerent celui de *Docteur irréfragable* & de *Fontaine de vie*. Ceux qui liront sa *Somme de théologie*, imprimée à Nuremberg en 1484, & à Venise en 1575, en quatre vol. in-fol., n'y trouveront qu'une *Fontaine d'ennui*; non qu'il n'y ait de fort bonnes choses, mais parce qu'il y faut mettre trop de tems & de peines pour les découvrir. Alès mérite peut-être plus de considération par sa piété & ses vertus, que par sa science. Il fait paroître plus de subtilité que de connoissance d'antiquité ecclésiastique. Il mourut à Paris, le 27 Août 1245; on voit dans l'église des Cordeliers son épitaphe en vers, où il est appelé:

Gloria Doctorum, decus & flos philosophorum.

ALÈS, *Alesius*, (Alexandre) théologien de la confession d'Ausbourg, né à Edimbourg en 1500, fut d'abord catholique, mais en voulant convertir Patrice Hamilton, seigneur

Ecoffois, luthérien, il le devint lui-même. Il mourut en 1565. Il étoit ami de Mélanchton, & Beze l'appella l'ornement de l'Ecoffe. On a de lui des *Commentaires sur S. Jean*, in-8°, sur les *Epîtres à Thimothee*, 2 vol. in-8°, sur les *Psaumes*, in-8°, sur l'*Epître à Tite*, in-8°, sur celle aux *Romains*, in-8°.

ALESIO, (Matthieu Perez d') né à Rome, mort en 1600, se distingua également par son pinceau & par son burin. De toutes ses productions, la plus curieuse est le S. Christophé qu'il peignit à fresque dans la grande église de Séville en Espagne. Chaque mollet des jambes de cette figure colossale, a une aune de large: qu'on juge par-là des autres proportions du corps. Simple & modeste, cet artiste étoit le premier à rendre justice à ses rivaux.

ALESSI, (Galeas) le plus célèbre architecte de son siècle, né à Pérouse en 1500, mourut en 1572. Sa réputation s'étendit dans presque toute l'Europe. Il fournit à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, des plans non-seulement pour des palais & des églises, mais encore pour des fontaines publiques & des salles de bains, où il montra la fécondité de son génie. Le plan qui lui fit le plus d'honneur, fut celui du monastere & de l'église de l'Escorial, que l'on préféra à tous ceux que les plus habiles architectes de l'Europe avoient donnés. Plusieurs villes de l'Italie sont aussi ornées des édifices qu'il a construits: mais il n'en est aucune où l'on en trouve autant qu'à

Genes. Alessi étoit encore, dit-on, très-instruit dans d'autres sciences, & très-capable de traiter les affaires les plus importantes.

ALETHIUS. Voy. ALCIME.

ALEXANDRE-le-Grand, fils de Philippe, roi de Macédoine, né à Pella 356 ans avant J.C., annonça de bonne heure ce qu'il seroit un jour. Les amusemens de sa jeunesse furent des prodiges de force & d'adresse. Il dompta le cheval Bucephale, qu'aucun écuyer n'avoit pu réduire. *Qu'on me donne, disoit-il, des rois pour rivaux. & je disputerai le prix aux jeux olympiques.* Il gémissoit des victoires de Philippe, & se plaignoit qu'il prenoit tout, & qu'il ne lui laisseroit rien à faire. Une imagination exaltée de cette sorte ne pouvoit manquer de devenir fatale au repos du monde. Alexandre n'avoit que 20 ans lorsqu'il succéda à son pere. Il commença ses conquêtes par la Thrace & l'Illyrie, & détruisit Thebes. La famille & la maison de Pindare, qui étoient dans cette ville, furent conservées en mémoire de ce sublime poëte; & Homere lui étoit tellement agréable, qu'il portoit toujours avec soi l'Iliade. Quand ce prince eut achevé de soumettre les Grecs, il ne s'occupa plus que du projet d'accabler les Perses. Il défit l'armée de Darius au passage du Granique. Il conquit la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Pamphylie & la Cappadoce, en moins de tems qu'il n'en auroit fallu à un autre pour les parcourir. Ensuite après avoir coupé le nœud gordien, il battit une seconde fois

l'armée de Darius à Issus, & dans cette journée il s'empara de ses trésors, fit prisonniers sa mere, sa femme & ses enfans. Il les reçut avec la bonté d'un pere & la magnificence d'un roi. Il se transporta dans leur tente, accompagné d'Ephestion son favori. Les reines s'étant prosternées devant celui qu'elles prenoient pour le roi, lui en firent des excuses, après avoir apperçu leur erreur. *Non, mere, répondit le conquérant à Sisigambis, mere de Darius; vous ne vous êtes point trompée: celui-ci est un autre Alexandre.* La bataille, d'Issus fut suivie de la réduction de plusieurs villes, & sur-tout de Tyr, qui lui résista pendant quelque tems. Après le siege de cette ville, il passa en Judée, pour punir les Juifs, qui lui avoient refusé des secours que leurs liaisons avec les Perses ne leur permettoient pas de lui accorder. Jaddus, leur grand sacrificateur, vint avec beaucoup de pompe au-devant du monarque irrité, qui changeant tout-à-coup de résolution, descendit de cheval, & adorant le nom du vrai Dieu, écrivit sur la tiare du pontife, assura les Juifs de sa protection. Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, où il étoit dit qu'un prince Grec renverseroit l'empire des Perses; & Alexandre étant entré dans le temple de Jérusalem, offrit un sacrifice au souverain Dispensateur des victoires & des couronnes, dans le livre duquel sont écrites les destinées des peuples & des empires. Il marcha ensuite du côté de l'Egypte, où il s'arrêta pour bâtir la ville d'Alexandrie, qu'il

vouloit rendre le centre du commerce de toutes les nations. Il alla sacrifier au temple de Jupiter Ammon dans la Libye, pour faire répondre à l'oracle qu'il étoit fils de ce Dieu. Darius lui avoit fait faire des propositions fort avantageuses, qu'il refusa. Parménion ayant dit, dans cette occasion, qu'il les eût acceptées, s'il avoit été à la place d'Alexandre : — *Et moi aussi*, lui répondit son maître, *si j'étois Parménion*. Il ne songea plus qu'à aller chercher son ennemi, & le défit à la bataille d'Arbelles, l'an 330 avant J. C. La journée d'Issus lui avoit ouvert la Phénicie & l'Egypte; & la victoire d'Arbelles lui ouvrit le reste de la Perse & les Indes. Il attaqua Porus, de tous les rois de ce pays, le plus digne de combattre Alexandre. Porus voulut, en vain, s'opposer à ce torrent dans sa chute. Alexandre le vainquit, dompta les autres rois, & fit des Indes une province de son empire. De retour à Babylone, il y mourut de poison, ou d'un excès de vin, l'an 324 avant Jesus-Christ, à l'âge de 32 ans. On a dit dans tous les tems beaucoup de bien & beaucoup de mal d'Alexandre. Si on ne le regarde que comme un ambitieux, qui a fait tuer grand nombre d'hommes, qui a porté le fer & le feu chez des nations paisibles, il doit être odieux, ainsi que tous les conquérans. Mais cette impression de haine s'affoiblit, si l'on fait attention que ce vainqueur de l'univers étoit, dans le cours même de ses conquêtes, poli & libéral; qu'il faisoit des loix après ses victoires, établissoit des colo-

nies, faisoit fleurir le commerce, protégeoit les arts, envoyoit à son précepteur Aristote une somme considérable pour perfectionner l'histoire naturelle; si l'on fait attention qu'il fut aussi habile à conserver ses conquêtes, qu'heureux à les faire. Dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, dit le président de Montesquieu, il avoit une faillie de raison qui le conduisoit. S'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire, ne laissant rien derrière lui, ni contre lui; n'éloignant point de sa flotte son armée de terre, se servant admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il cimentait toutes les parties de son nouvel empire, en réunissant les Grecs & les Perses, & en faisant perdre les distinctions du peuple conquérant & du peuple vaincu. La mort de Darius son ennemi, massacré par un traître, lui arracha des larmes. La famille de ce malheureux roi reçut tant de bontés prévenantes de sa part, qu'elle pleura sa mort, comme celle du meilleur des peres. Le meurtre de Clitus son ami, son amour pour l'eunuque Bagoas, qu'il laissa régner sous son nom, la manie de vouloir passer pour le fils d'un Dieu, la vengeance outrée qu'il exerça contre les Tyriens qui avoient tué ses envoyés, & contre d'autres peuples dont le seul crime étoit une défense aussi juste que courageuse, sa cruauté envers le brave Betis, gouverneur de Gaze, &c., sont des taches bien grandes à sa réputation. La colere, le vin, les

femmes, l'orgueil, l'amour contre nature, &c. se réunirent, vers la fin de ses jours, pour rendre sa mémoire méprisable & odieuse. Les historiens nous ont peint Alexandre d'une taille moyenne, le cou un peu penché, les yeux à fleur de tête, & le regard fier. Quelques anecdotes serviront à faire connoître son caractère, tel qu'il étoit quand les passions ne le dominoient pas. Un poète lui ayant présenté de mauvais vers, il le fit payer très-libéralement, mais à condition qu'il ne se mêleroit plus d'en faire. Un autre de ces flatteurs qu'on appelle historiens, lui lisoit, en traversant un fleuve, la description d'une de ses conquêtes, où la vérité étoit altérée par des exagérations ridicules : le conquérant indigné jeta l'ouvrage dans l'eau. Son amour pour les arts se signala dans plusieurs occasions. Sur la simple prière d'un philosophe, qui avoit eu quelque part à son éducation, il pardonna à une ville qu'il avoit juré de détruire. Il eut le bonheur peu commun d'avoir des amis tendres. Il est vrai que son attachement pour Ephestion, fut soupçonné d'être peu honnête; mais l'histoire ne rapportant de ce favori que des actions louables & courageuses, il semble mériter qu'on n'ajoute point une entière foi à cette accusation, quoique sous le règne du paganisme & de la philosophie profane ce genre d'abomination ne fût que trop commun. La veille de la bataille d'Arbelles, on vint lui dire que plusieurs de ses soldats avoient comploté de prendre

& de garder pour eux, ce qu'ils trouveroient de meilleur dans les dépouilles des Perses : *Tant mieux*, dit-il, *c'est une marque qu'ils ont envie de se bien battre*. Un jour, en regardant arriver des mulets chargés d'argent qu'on lui envoyoit, il aperçut un des conducteurs, dont l'animal étoit mort en chemin, qui s'avançoit avec peine sous le poids d'un sac qu'il apportoit sur son dos; il lui fit présent du sac. Une autre fois, s'étant arrêté un peu derrière sa troupe, au milieu d'une marche, dans une montagne couverte de neige, il rencontra un simple soldat à qui le froid & la fatigue avoient fait perdre connoissance; il le prit dans ses bras, le rapporta lui-même dans l'endroit où les autres l'attendoient avec du feu, & ne le quitta point qu'il ne l'eût vu parfaitement rétabli. Ces actions estimables sont balancées sans doute par un grand nombre de mauvaises; mais elles n'en sont pas moins remarquables dans un prince destitué des lumières de la vraie religion, dénué des principes d'une morale sûre & conséquente, qui étoit aveuglé au point de prendre pour la vraie & seule gloire, l'injustice & la barbarie des conquêtes. Un écrivain moderne (Mr. de la Salle) a prétendu qu'Alexandre n'étoit qu'un fanfaron, qu'un poltron déguisé; quoique le tableau qu'il en trace, ne soit qu'une espèce de caricature, il mérite d'être lu pour sa singularité, peut-être aussi parce qu'il n'est pas absolument sans vérité. Les treize raisons sur lesquelles il établit cette accusa-

tion, sont présentées d'une manière piquante, & plairont aux lecteurs même qui persisteront à croire au courage du dévasteur de l'Asie. » 10. Alexandre couroit fort bien; talent que la nature a donné comme préservatif aux animaux timides, tels que le cerf, le lievre, le poltron & autres semblables: où est la nécessité qu'un guerrier sache si bien courir? C'est de tenir ferme qu'il s'agit: seroit-ce afin de poursuivre l'ennemi vaincu? mais si son armée est composée de tortues, à quoi lui survira d'être un lievre? 20. Il étoit sujet à boire. Avez-vous observé cette foule d'hommes si polis à jeûn, & si insolens entre deux vins? Croyez qu'ils savent bien ce qu'ils font; le doux jus de la treille est le Léthé, où se noient la mémoire & la prévoyance des poltrons. 30. Il ne savoit pas nager. Comment, cet homme au pied léger, qui montoit si bien à cheval, qui sautoit sur un chariot courant à toute bride, ce conquérant qui avoit tant de rivières à passer, avoit oublié d'apprendre à nager? quel motif secret avoit pu le porter à négliger cet exercice? la peur. Alexandre un lâche? oh! il n'est pas possible. Apprenez-le de lui-même. Arrivé auprès de la ville de Nyssus, dont l'approche étoit défendue par une rivière rapide & profonde, il la mesuroit des yeux, alloit & venoit sur ses bords, voulant la traverser sur son bouclier. Enfin il s'écrie, dans son dépit: Lâ-

che que je suis, que n'ai-je appris à nager? Nous y voilà. 40. Il n'aimoit point à combattre la nuit, car, voyez-vous, la nuit tous chats sont gris: la nuit Alexandre sans panaches, sans appareil, ne retrouvoit plus la force de son bras: peut-être avoit-il peur des revenans: il faut convenir pourtant qu'en pareil cas il savoit faire de belles phrases, & qu'Aristote n'avoit pas volé l'argent de Philippe: la fuite nous fera voir le vrai motif. 50. Il étoit très-emporé, battoit & pleuroit après avoir battu: n'est-ce pas là le caractère commun des femmes, des enfans, & des hommes qui leur ressemblent? 60. Il se défioit de ses amis, & en fit mourir plusieurs: il n'est pas possible d'accorder à un pareil homme ce courage habituel qui produit la sécurité, le sien n'étoit qu'une fièvre intermittente. 70. Il détestoit tous les combats singuliers, tels que le pugilat & le pancrace, où il faut voir son homme de près, & où la tête du capitaine le cede au bras du portefaix. 80. Il marchoit à la tête de ses troupes, & donnoit le premier, comme un furieux: signe connu d'un courage qui doute de lui-même, & qui a besoin de se battre les flancs. 90. Il étoit philosophe: à ce coup, vous vous rendez; de plus, il l'étoit de la main d'Aristote, qui ne le suivit pas en Asie; mais nous ne sommes pas au bout. 100. Après ses conquêtes, lorsqu'un seul présage lui eut ôté l'espé-

» rance & cette confiance aveu-
 » gle sur lesquelles son cou-
 » rage étoit échafaudé, rendu
 » à son naturel, il devint le
 » plus lâche de tous les hom-
 » mes. On ne le vit plus qu'en-
 » touré de devins & d'astro-
 » logues, qui l'effrayoient en
 » faisant semblant de le ras-
 » surer; en un mot, il devint
 » superstitieux, c'est tout dire.
 » 11°. Il avoit la voix rauque &
 » menaçante, ce que ses suc-
 » cesseurs trouverent si beau,
 » qu'ils se hâterent de joindre
 » cela avec le col tors, & je
 » crois que, s'ils l'avoient pu,
 » ils auroient aussi pris ses
 » yeux, dont l'un étoit bleu
 » & l'autre verd. 12°. Il par-
 » loit bien. 13°. Il étoit ba-
 » vard & vanteur, au point de
 » fatiguer ses meilleurs amis.
 L'histoire d'Alexandre a été
 écrite en latin par *Quintus-*
Curtius Rufus, avec plus d'é-
 loquence que de vérité; mais les
 faits principaux ne paroissent pas
 pouvoir être révoqués en doute.

ALEXANDRE, tyran de
 Pheres dans la Thessalie, vaincu
 par Pélopidas, général des Thé-
 bains, l'an 364 avant J. C.,
 fut assassiné quelques années
 après par sa femme, aidée de
 ses trois freres Tisiphon, Ly-
 cophron & Pitholaüs. Il s'é-
 toit rendu redoutable par ses
 cruautés.

ALEXANDRE, (Janneus)
 roi des Juifs, fils d'Hircan &
 frere d'Aristobule, régna en
 tyran, & périt d'un excès de
 vin, l'an 79 avant J. C. Un
 jour qu'il faisoit un festin à ses
 concubines, il fit crucifier 800
 de ses sujets, qu'il avoit faits
 prisonniers dans une révolte,
 & fit massacrer devant eux

leurs femmes & leurs enfans.

ALEXANDRE BALAS,
 roi de Syrie, qui régna quelque
 tems après la mort d'Antiochus
 Epiphane, dont il se disoit fils,
 ne fut qu'un imposteur. Il fit
 alliance avec les Juifs, qui lui
 donnerent du secours contre
 Demetrius Soter.

ALEXANDRE POLYHIS-
 TOR, né à Milet l'an 85 avant
 J. C., écrivit 42 Traités de
 grammaire, de philosophie &
 d'histoire, dont nous n'avons
 plus que quelques fragmens dans
 Athénée, Plutarque, Eusebe
 & Plin. On y trouve une con-
 cordance remarquable avec l'his-
 toire sainte, sur-tout dans ce
 qu'il dit du déluge, de la tour
 de Babel, &c. Fruit de la tra-
 dition primitive encore subsis-
 tante, ou de la connoissance
 des livres inspirés qu'une ver-
 sion beaucoup plus ancienne
 que celle des Septante, & dont
 parle Eusebe dans sa *Prépara-
 tion évangélique*, avoit répan-
 due parmi les nations.

ALEXANDRE de Paphla-
 gonie, étoit un charlatan dans
 le goût d'Apollonius de Tyane.
 Il courut le monde avec une
 vieille femme, à qui il ne s'at-
 tachoit que pour ses richesses,
 & qu'il abandonna dès qu'elle
 fut ruinée. Il revint alors dans
 sa province; & de magicien s'é-
 rigea en prophete, au moyen
 de quelques oracles des Sybil-
 les, vrais ou supposés, qu'il
 arrangeoit à sa fantaisie. Il avoit
 de l'esprit, du savoir-faire
 & de l'intrigue, & sur-tout
 l'avantage d'une taille & d'une
 figure imposante, qui n'étoit
 pas son moindre mérite aux
 yeux du vulgaire abusé. Il an-
 nonça l'avènement prochain du

Dieu Esculape. Quelques jours après, il montra un petit serpent qu'il tenoit caché dans un œuf, & en fit le lendemain voir un autre beaucoup plus grand, qu'il donna pour le même. Cet animal étoit d'une privauté admirable, & faisoit mille tours amusans. Il n'en falloit pas davantage pour en faire un dieu. On lui offrit des sacrifices & des dons précieux, on lui éleva des statues d'argent, on accourut de toutes parts pour entendre ses oracles; car il falloit bien qu'on rapportât quelque chose, pour tout ce qu'on lui présentoit. Marc-Aurele, qui se laissoit aisément amuser par des cajoleries philosophiques, ne fut pas le dernier à être la dupe du charlatan, qui fut honorablement introduit à sa cour. Le préfet du prétoire eut la foiblesse de le faire consulter sur le sort d'une bataille. Le nouvel oracle promit la victoire, à condition qu'on jeteroit un lion dans le Danube. La condition fut remplie, & la bataille perdue. Le prophete ne se démonta point, pour une prédiction qu'il prétendoit avoir été mal entendue. Il ne fallut rien moins que sa mort, arrivée vers 178, pour arrêter la superstition; d'autant plus qu'il avoit assuré qu'il vivroit cent ans, & qu'il mourut à 70, de la maniere la plus triste & la plus humiliante, ayant été mangé tout vivant des vers.

ALEXANDRE-SÉVERE,
(*Marcus - Aurelius - Severus-Alexander*) empereur Romain, fut adopté par Héliogabale, qui lui donna le nom d'Alexandre. Cet empereur, fâché que

le jeune César ne copiât pas toutes ses extravagances, forma le dessein de lui ôter la vie; mais connoissant l'amour des soldats pour Alexandre, il n'osa pas en venir à l'exécution. Alexandre, proclamé auguste & empereur l'an 222, après la mort tragique d'Héliogabale, retrancha tous les abus du regne précédent. La félicité de ses peuples fut son principal objet. Il passoit ses jours entre des savans & des amis éclairés, pour s'instruire avec les uns, & consulter les autres. Il orna Rome de nouvelles écoles pour les beaux-arts & les sciences. Il payoit non-seulement les professeurs qui les enseignoient, mais encore les pauvres écoliers qui avoient du goût pour l'étude. Il donnoit un logement dans son palais aux gens-de-lettres distingués. Il faisoit récompenser & punir à propos. Un certain Turinus, vendant le crédit qu'il avoit auprès de l'empereur, à ses protégés, Alexandre ordonna qu'il fût lié à un poteau, & qu'on allumât autour de lui du foin & du bois vert, tandis qu'un héraut crierait : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée.* A son avènement, le palais impérial étoit un gouffre où s'engloutissoient tous les revenus de l'empire. Il y avoit beaucoup de charges inutiles; il les supprima. Il ne garda, pour le service journalier, que les personnes nécessaires. Le luxe des équipages, & sur-tout celui des tables, fut proscriit. On ne servoit sur celle d'Alexandre-Sévere, les jours de cérémonies, que deux faisans & deux pou-lards. Pour faire un bon choix

des personnes destinées aux emplois publics, il les annonçoit avant que de les y nommer; tous les particuliers pouvoient dire alors ce qu'ils avoient pour & contre eux. Quand les magistrats étoient nommés, il leur accordoit toutes sortes d'honneurs, s'ils en étoient dignes, jusqu'à les faire monter avec lui dans sa litiere. Il arrêta les fureurs des Païens contre la religion chrétienne, & donna même un édit en faveur de ceux qui la professoient. On trouve dans ce rescrit cette maxime: *Qu'il est plus important que Dieu soit adoré, de quelque façon que ce soit, qu'il ne l'est que des négocians aient plutôt un lieu qu'un autre pour la facilité de leur commerce;* maxime que dans ce siècle on lit d'une manière absolument inversee. C'étoit à l'occasion d'une place destinée à une église, que les Païens vouloient enlever aux Chrétiens, qu'Alexandre rendit cet arrêt en faveur de ceux-ci. Son bon esprit lui avoit fait comprendre la sagesse de leur morale, & son bon naturel la lui faisoit goûter. Lampride rapporte qu'il adoroit J.C. en son particulier, & qu'il plaça son image dans son *Lararium* ou chapelle domestique. Il n'eut cependant pas le bonheur d'embrasser la foi chrétienne, au moins n'en existe-t-il point de preuve. La conversion des princes est si difficile, leurs lumières sont combattues par tant de moyens de séduction, l'esprit de l'évangile est si loin du faste, de l'orgueil & de la corruption des cours, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner, si les plus spécieuses apparences & les plus favorables dispositions sont si

rarement couronnées par l'événement. Obligé de faire la guerre à Artaxercès, il le vainquit, & se distingua autant par le maintien de la discipline, que par son courage. Les Gaulois, accoutumés à la licence, se souleverent contre lui. Un de ses officiers, nommé Maximin, le fit assassiner avec sa mere près de Mayence en 235. Le sénat décerna l'apothéose à l'un & à l'autre. Cet empereur avoit toujours refusé de son vivant les titres de *Seigneur* & de *Dieu*, que l'impiété païenne avoit prodigués à tant d'empereurs qui n'avoient mérité que ceux de *tyran* & de *monstre*. Voyez MAMMÉE.

ALEXANDRE, I, (S.) successeur de St. Evariste dans le siege de Rome, l'an 109 de J. C., mourut le 3 mai 119. Son pontificat fut de dix ans. Nous ne trouvons dans l'antiquité aucun détail sur sa vie. Il est compté parmi les martyrs dans le canon de la messe. Il a aussi le nom de *Martyr* dans le Sacramentaire de Grégoire-le-Grand, dans l'ancien calendrier publié par le P. Fronteau, & dans tous les martyrologes. Les Epîtres qu'on lui attribue, sont supposées.

ALEXANDRE II, auparavant nommé *Anselme*, étoit de Milan. On le tira du siege de Lucques, pour le placer sur celui de Rome en 1061. Cette élection ayant été faite sans la participation de l'empereur Henri IV, ce prince violent & simoniaque opposa au nouveau pape un homme très-corrompu dans ses mœurs, Cadaloüs, évêque de Parme, qui prit le nom d'*Honorius II*, Alexandre

l'emporta sur son concurrent, le chassa de Rome, & le fit condamner dans plusieurs conciles. Hildebrand, connu depuis sous le nom de Grégoire VII, l'engagea à citer à son tribunal l'empereur Henri IV, qui fomentoit le schisme. Ce fut par les soins d'Hildebrand, que le pape, soutenu des armes de la comtesse Mathilde, se fit rendre les terres que les princes Normands avoient enlevées au saint siege. Nous avons de ce pape plusieurs Epitres, parmi lesquelles on distingue celle qu'il écrivit aux évêques de France, à l'occasion des malheurs qu'essuyoient les Juifs. Plusieurs Chrétiens, indignes de ce nom, avoient alors l'étrange dévotion de massacrer ces malheureux, s'imaginant gagner la vie éternelle par ces meurtres. Alexandre loue beaucoup les évêques de France, de ne s'être pas prêtés à ces cruautés, contre un peuple autrefois chéri de Dieu, & que sa justice a dispersé sur la terre. La lettre qu'il écrivit à Harold, roi de Norwege, n'est pas moins remarquable, & prouve la puissance religieuse qu'exerçoit alors, pour le bien de l'humanité, le pontife Romain, dans les glaces du nord comme dans les sables brûlans du midi.

» Comme vous êtes encore peu
 » instruit, lui écrivoit-il, dans
 » la foi & la sainte discipline,
 » c'est à nous qui avons la
 » charge de toute l'église, de
 » vous éclairer par de fréquen-
 » tes instructions : mais la lon-
 » gueur du chemin nous em-
 » pêchant de le faire par nous-
 » mêmes, nous en avons donné
 » la commission à l'archevê-

» que de Brême notre légat.
 » Soyez donc assuré, qu'en
 » suivant sa voix, c'est au
 » saint siege même que vous
 » rendez obéissance. Il mou-
 » rut le 21 d'avril 1073.

ALEXANDRE III, natif de Sienne, étoit cardinal, & chancelier de l'église romaine. Après la mort d'Adrien IV en 1159, tous les cardinaux le choisirent pour lui succéder, à l'exception de trois cardinaux discolés, dont deux nommerent l'antipape Victor IV, qui eut la brutalité d'arracher la chappe des épaules du vrai pape, pour s'en revêtir. L'empereur Frédéric Barberousse assembla l'an 1160 un concilia-bule à Pavie; qui jugea en faveur de Victor. Alexandre III, retiré à Anagni, excommunia l'empereur. Quelque tems après le pape se réfugia en France, où l'empereur le poursuivit. Victor ensuite étant mort en 1164, Frédéric fit sacrer un autre pontife, sous le nom de Paschal III, & l'obligea de canoniser Charlemagne. Alexandre quittant la France, où il avoit été très-bien accueilli par le roi Louis-le-Jeune, passa en Italie, pour armer les Vénitiens contre l'empereur. Frédéric, lassé de tous ces troubles, & obligé de fuir, offrit la paix au pontife. On se donna un rendez-vous à Venise, où l'empereur baisa les pieds de celui contre lequel il s'étoit armé. Calixte III, successeur de l'antipape Paschal III, abjura le schisme. Le sage & pacifique Alexandre le reçut avec la bonté d'un pere, & le fit manger à sa table. Rien de plus opposé que le caractère de ce

pape à la fable qui raconte qu'il mit le pied sur la gorge de l'empereur Frédéric, en disant: *Super aspidem & basiliscum ambulabis*. Les plus grands ennemis du saint-siège avouent que c'est un conte destitué de toute vraisemblance. Alexandre rentra à Rome, y convoqua le IIIe. concile général de Latran en 1179, & mourut deux ans après, le 30 août, chéri des Romains & respecté de l'Europe. Ce pontife abolit la servitude, & en rendant la liberté aux sujets, il fut aussi apprendre la justice aux rois: il obligea celui d'Angleterre, Henri II, à expier le meurtre de S. Thomas de Cantorberi. Il a été le premier pape qui s'est réservé la canonisation des Saints; régleme[n]t profondément sage, & nécessaire non-seulement pour rendre la canonisation respectable & la faire généralement recevoir, mais sur-tout pour remédier aux abus & à la légèreté avec laquelle la plupart des métropolitains procédoient à un jugement d'une telle importance. Plusieurs de ses prédécesseurs avoient déjà tâché de remédier à ce désordre, mais leurs efforts n'avoient pas complètement réussi (Voy. S. ULRIC). La canonisation de S. Gautier, abbé de Pontoise, faite par l'archevêque de Rouen en 1153, est le dernier exemple que l'histoire fournit des saints qui n'ont pas été canonisés par les papes. Alexandrie de la paille fut bâtie en son honneur. Luce III fut son successeur.

ALEXANDRE IV, évêque d'Ostie, de la maison des comtes de Segni, fut élu pape après

Innocent IV, en 1254. Son premier soin fut de s'opposer à Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, qui avoit inquiété ses prédécesseurs. Il donna l'investiture du royaume de Sicile, dont ce tyran s'étoit emparé, à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Alexandre favorisa, comme son oncle Grégoire IX, les religieux mendiants. Il accorda plusieurs bulles aux frères Prêcheurs, contre l'université de Paris. Il condamna le livre fanatique de Guillaume de S. Amour, sur *les périls des derniers tems*; & l'*Evangile éternel*, composé par les Franciscains. Le roi S. Louis l'ayant prié d'établir l'inquisition en France, le pape lui envoya des inquisiteurs en 1255. Vers ce tems il réunit en un seul corps 5 congrégations d'hermites, 2 de S. Guillaume, & 3 de S. Augustin. Alexandre travailloit à réunir l'église grecque avec la latine, & à armer les princes Chrétiens contre les Infidèles, lorsqu'il mourut à Viterbe le 25 mai 1261, regardé comme un bon prince & un pontife zélé. Urbain IV lui succéda.

ALEXANDRE V, naquit dans l'isle de Candie, de parens très-pauvres qu'il ne connut jamais. Cet homme, qui devoit un jour être pape, mendia son pain de porte en porte. Un cordelier qui remarqua dans ce jeune-homme beaucoup de dispositions, l'instruisit & lui donna l'habit de son ordre; ce qui lui procura les moyens d'aller briller aux universités d'Oxford & de Paris. De retour en Lombardie, Galeas Visconti duc de Milan, le fit tuteur de son

fil, & sollicita pour lui l'évêché de Vicence, celui de Novarre, & enfin l'archevêché de Milan. Innocent VII l'honora de la pourpre, & le nomma son légat en Lombardie. Au concile de Pise, en 1409, il fut proclamé pape, & il y présida depuis la XIXe. session. Alexandre V, devenu pontife, n'oublia pas son ancien état, & son caractère parut assez élevé pour assortir ses sentimens & sa conduite à une si haute dignité. Il avoit coutume de dire, *qu'il ne pouvoit être tenté, comme ses prédécesseurs, d'agrandir ses parens, puisqu'il n'avoit jamais connu ni pere, ni mere, ni frere, ni sœur, ni neveu.* Il mourut en 1410, après avoir confirmé le concile de Pise.

ALEXANDRE VI, naquit à Valence en Espagne. La plupart des auteurs Italiens, presque toujours excessifs, soit en louange, soit en satyre, n'ont point épargné ce pontife. Ils racontent qu'il acheta la tiare après la mort d'Innocent VIII, en 1492. Il étoit de la famille de Lenzoli par son pere, & de celle de Borgia par sa mere. Il prit ce dernier nom, lorsque son oncle maternel Calixte III fut fait pape. Calixte le fit cardinal en 1455, puis archevêque de Valence, & vice-chancelier. Sixte IV l'envoya légat en Espagne, où il fit paroître beaucoup d'esprit & de dérèglement. Il eut (à ce que l'on prétend) d'une dame Romaine, nommée Vanozia, quatre fils & une fille, tous dignes de leur pere. César, le second de ses enfans, fut un monstre de débauche & de cruauté. La voix publique l'ac-

cusoit, lui & son frere aîné le duc de Gandie, de s'être disputé les faveurs de leur sœur Lucrece. On l'accusoit d'avoir tué son rival, & de l'avoir jeté dans le Tibre. Alexandre VI, qui l'idolâtroit, malgré tous les vices, employa toutes sortes de moyens pour procurer son élévation. Il n'y a point de forfaits dont on ne l'ait chargé dans cette vue : meurtres, assassinats, empoisonnemens, simonie; on lui impute tous les crimes. Ce pontife si décrié ne laissa pas d'être lié avec tous les princes de son tems; mais il les trompa presque tous. Il engagea Charles VIII à venir conquérir le royaume de Naples; & dès que ce prince s'en fut rendu maître, il se liguait avec les Vénitiens & avec Maximilien, pour lui arracher sa conquête. Louis XII, le pere de son peuple, rechercha l'alliance de ce pape, dont il avoit besoin pour faire casser son mariage avec la fille de Louis XI. Alexandre, continuant toujours à combler de bienfaits son fils César de Borgia, lui fournit des troupes pour conquérir la Romagne, & ne fut payé que d'ingratitude. Il finit (dit-on), une vie infâme par une mort honteuse. On raconte qu'en 1503 le pape & son fils César, voulant hériter du cardinal Cornetto, & de quelques autres cardinaux prirent par mégarde le poison qu'ils leur avoient préparé; que le premier en mourut, & que Borgia son fils n'échappa à la mort, qu'en se faisant mettre dans le ventre d'une mule. Ce récit de la mort d'Alexandre VI est de Guichardin, auteur contemporain; mais Voltaire, qu'on

ne soupçonnera pas de trop de zele pour défendre la mémoire des papes, a donné quelques raisons d'en douter dans sa *Dissertation sur la mort de Henri IV.*

» J'ose dire à Guichardin, dit-il : l'Europe est trompée par vous, & vous l'avez été par votre passion; vous étiez l'ennemi du pape, vous en avez trop cru votre haine & les actions de sa vie. Il avoit à la vérité exercé des vengeances cruelles & perfides, contre des ennemis aussi perfides & aussi cruels que lui. Delà vous concluez qu'un pape de soixante-quatorze ans n'est pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux souverain, dont les coffres étoient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier. Mais ce mobilier étoit-il si important? Ces effets étoient presque tous jours enlevés par les valets-de-chambre, avant que les papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hasarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infâme, une action qui demandoit des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape, plutôt qu'un bruit populaire? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce: il n'y a pas le moindre vestige de preuve de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils Borgia

» tomba malade dans le tems de la mort de son pere; voilà le seul fondement de l'histoire du poison. Les Protestans ont souvent opposé aux Catholiques les vices d'Alexandre VI, comme si la dépravation d'un pontife pouvoit retomber sur une religion sainte, & que le Christianisme, pour être l'ouvrage de Dieu, dût anéantir dans ses ministres le germe des passions humaines! Ce n'est point la tiare qui a rendu Alexandre VI vicieux, c'est son caractère. Il l'auroit été également, quelque place qu'il eût occupée. (*Voyez Jean XII.*) La providence permit que ses crimes ne troublassent pas l'église, & que dans ce tems critique elle n'eût ni schismes ni hérésies à combattre. » Si Dieu a permis, dit un auteur moderne, que les chefs d'une religion sainte ne fussent pas toujours des hommes sans reproches & sans vices, c'est parce que la conservation de la religion chrétienne ne dépend pas de la sagesse & de la vertu de ses pontifes, mais de la parole de Jesus-Christ, & de l'effet immuable de la promesse solennelle qu'il a faite de conserver son église jusqu'à la fin des siècles. Le sort des empires de la terre dépend de la sagesse & de la conduite de ses monarques; il ne faut qu'un prince foible ou vicieux, pour les précipiter du faite de la gloire dans la confusion & le néant. Les péchés des princes & des peuples, dit l'*Ecclésiastique* (ch. 10, v. 8), renversent les états, & en donnent la possession à des peuples étran-

» gers. Si donc les foibleſſes,
 » les ſcandales, l'imbécilité ou
 » l'imprudenc de quelques pa-
 » pes n'ont pu ébranler les fon-
 » demens de la vraie égliſe,
 » c'eſt que Dieu lui-même les
 » a affermis, & leur a donné
 » une conſiſtance que les hom-
 » mes & le tems ne peuvent
 » ébranler. (*Dan. 2, v. 44*).
 » Telle eſt la concluſion qu'on
 » doit tirer de quelques en-
 » droits humilians de l'hiſtoire
 » de l'Egliſe ». C'eſt principa-
 » lement depuis ce pontife, que
 les papes ont commencé à
 jouer un rôle dans le monde
 comme princes ſéculiers. Ceux
 qui l'ont comparé à Néron,
 ne ſavent pas que la politi-
 que d'Alexandre VI fut auſſi
 adroite, que celle de cet em-
 pereur fut inſenſée. La bulle
Inter cætera, qui partage les
 terres nouvellement décou-
 vertes entre les rois d'Eſpagne &
 de Portugal, a donné lieu à bien
 de gauches déclamations ſur
 le pouvoir temporel du pape.
 Outre que ce pouvoir étoit alors
 une opinion reçue, il eſt tout
 naturel de ne voir dans cette
 bulle qu'une déciſion concilia-
 toire propre à prévenir des diſ-
 putes & des guerres entre deux
 puiffans princes. Ce qui ſem-
 ble avoir le ton d'une véritable
 conſeſſion, n'eſt que le lan-
 gage d'un arbitre qui parle dans
 un différend, & qui fixe les lois
 des contendans. Au-lieu de blâ-
 mer un tel décret, ne faudroit-il
 pas plutôt regretter le tems où
 les pontifes, d'une parole, ci-
 mentoient la concorde des rois;
 où à la voix du pere commun
 des Chrétiens, s'évanouiſſoient
 ſans réſiſtance & ſans bruit les
 ſémenſes des plus longues &

des plus ſanglantes conteſta-
 tions ? Alexandre Gordon a
 écrit ſa *Vie* en anglois. Cet
 ouvrage curieux & allez im-
 partial a été traduit en françois
 en 1732, in-12, 2 vol. J. Bur-
 chard avoit auſſi publié la vie
 de ce pape en latin, Hanovre,
 1697, in-4°. Tout le monde
 connoit ce diſtique latin, au
 ſujet de la ſimonie reprochée
 à ce pape.

*Vendit Alexander claves, altaria,
 Chriſtum;
 Vendere jure poteſt, emerat ille
 prius.*

ALEXANDRE VII, naquit
 à Sienne en 1599, de l'illuſtre
 maiſon de Chigi. D'abord in-
 quiſiteur à Malte, vice-légat
 à Ferrare, nonce en Alle-
 magne, évêque d'Imola & cardi-
 nal : il fut enfin pape en 1655,
 après la mort d'Innocent X.
 Il commença ſon pontificat par
 des réformes qui donnerent une
 grande idée de lui. Un de ſes
 premiers ſoins fut d'approuver
 la bulle d'Innocent X, ſon pré-
 déceſſeur, contre les cinq pro-
 poſitions de l'évêque Jansenius,
 & il preſcrivit le fameux For-
 mulaire de 1665, devenu in-
 diſpenſable pour diſtinguer les
 ſectaires d'avec les Catholi-
 ques, l'erreur employant tous
 les jours de nouveaux artifices
 pour ſurprendre la vigilance
 des pasteurs & ſéduire leurs
 ouailles. Les Janseniſtes ne
 manquerent pas de parler de
 ce formulaire comme d'une
 tyrannie odieuſe, d'une vio-
 lence exercée ſur les eſprits &
 les conſciences, & ils ont cabalé
 plus d'une fois dans les cours
 & les tribunaux civils, pour

se mettre à l'abri d'un moyen
 qui les décele & les démasque.
 Il faut convenir néanmoins qu'il
 n'y eut jamais moyen plus lé-
 gitime, plus raisonnable & plus
 canonique. » Ce moyen, dit
 » un grand archevêque, a tou-
 » jours été en usage dans l'é-
 » glise de Jesus-Christ, il a
 » fait depuis la fondation du
 » christianisme jusqu'à ce siècle,
 » la sauve-garde de la doctrine
 » catholique; sans lui l'Aria-
 » nisme devenoit la religion
 » du monde entier; & après
 » lui le Nestorianisme eût joui
 » du même triomphe: tous les
 » symboles, toutes les profes-
 » sions de foi, eussent échoué
 » dans l'épreuve qui devoit dis-
 » tinguer les fideles des sectai-
 » res, les uns & les autres les
 » récitant avec un empresse-
 » ment égal. L'hérésie a ima-
 » giné dans tous les tems des
 » subtilités que les déclarations
 » générales d'orthodoxie, &
 » même l'énumération ordina-
 » re des articles de la croyance
 » catholique, ne combattoient
 » pas d'une manière formelle.
 » Par ce moyen, les sectaires
 » se mêloient à la société des
 » fideles, la troubloient & la
 » corrompoient, sans qu'on pût
 » effectuer une séparation es-
 » sentielle à la pureté de la foi,
 » & même à la tranquillité de
 » l'état. Dans ces circonstan-
 » ces l'église exigeoit des dé-
 » clarations si précises & si di-
 » rectement opposées à l'erreur,
 » qu'il n'y avoit pas moyen de
 » tergiverser. Le mot *Omo-*
 » *sios*, & quelque tems après
 » le mot *Theotocos*, ont étouffé
 » les deux plus grandes hérésies
 » qui aient désolé l'église
 » de Dieu. Les symboles les

» plus orthodoxes, les profes-
 » sions de foi les plus claires
 » n'avoient pu ôter le masque
 » à l'erreur, jusqu'à ce qu'on
 » eût touché le point formel &
 » précis d'une manière qui ne
 » se prêtoit à aucune équivo-
 » que. Il falloit jurer la con-
 » substantialité, la maternité
 » divine, comme l'expression
 » exclusivement sûre de l'or-
 » thodoxie. On disoit anathème
 » à quiconque hésitoit un mo-
 » ment, & c'est par cette pru-
 » dente sévérité que la pureté
 » de la doctrine de Jesus-Christ
 » est parvenue jusqu'à nous.
 » L'usage des formulaires, les
 » sermens particulièrement di-
 » rigés contre quelque erreur
 » tortueuse & habile à tromper
 » la vigilance des pasteurs, sont
 » donc autorisés dans l'église
 » de Dieu. Le formulaire d'A-
 » lexandre VII n'est pas une
 » nouveauté; c'est l'imitation
 » des moyens que les Peres &
 » les conciles ont adoptés dans
 » les plus beaux des tems de
 » l'église pour conserver l'inté-
 » grité du dogme & de la mo-
 » rale; le droit d'employer ces
 » moyens ne peut être enlevé
 » aux évêques, il leur appar-
 » tient de droit divin. Ils sont,
 » selon l'expression de S. Paul,
 » les gardiens du dépôt de la
 » foi. Les empêcher d'y veil-
 » ler d'une manière efficace,
 » c'est anéantir leur ministère.
 » (Voyez CLÉMENT XI, JAN-
 » SENIUS, MONTGERON, PA-
 » RIS, &c.) Quelques années
 » après, Alexandre eut une affaire
 » très-sérieuse avec la France.
 » L'ambassadeur de cette cou-
 » ronne, duc de Crequi, ayant
 » refusé de se conformer à la loi
 » qui abrogeoit des franchises nui-

sibles à l'ordre public, & faisant le maître dans Rome, fut insulté par la garde Corse. Quoique le pape fût lui-même dans le cas de demander satisfaction, il fut obligé par Louis XIV, devenu singulièrement absolu à l'égard de tous les souverains de l'Europe, de casser cette garde, d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenoit l'outrage & la satisfaction, & d'envoyer le cardinal Chigi son neveu, en qualité de légat à *lateranense*, à la cour de Versailles, pour y faire des excuses de la conduite des Corses. Louis XIV le força encore à rendre Castro & Ronciglione au duc de Parme, & à donner des dédommagemens au duc de Modene pour ses droits sur Comachio. Alexandre VII, forti de cette dispute, ne songea qu'à embellir Rome. Il protégea les gens-de-lettres, & conversa avec eux. Ce pape avoit des talens, qui le rendoient digne de leur entretien. En 1650, on publia au Louvre un vol. in-fol. des *Poésies* qu'il avoit faites dans sa jeunesse, lorsqu'il étoit de l'académie des Philomathi de Sienne. Son amour pour les lettres se signala par les sommes qu'il donna pour achever le college de la Sapience, qu'il orna d'une belle bibliothèque. Il mourut l'an 1667.

ALEXANDRE VIII, né à Venise, du grand-chancelier de la république Marc Ottoboni, étudia d'abord à Padoue, & ensuite à Rome, où il fit éclater son génie pour les affaires ecclésiastiques. Il fut successivement évêque de Bresse & de Frescati, puis cardinal,

Il fut élevé sur la chaire de S. Pierre, en 1689, après la mort d'Innocent XI. Louis XIV, qui avoit eu des démêlés avec son prédécesseur, lui rendit Avignon. Mais ce pape n'en publia pas moins une bulle contre les quatre articles de l'assemblée du clergé de France de l'année 1682, & continua de refuser des bulles aux prélats qui avoient été de cette assemblée. Dans cette Bulle, datée du 4 août 1690, il parle en homme très-convaincu de l'obligation de condamner les dits articles. *Nos qui jurium Ecclesiasticorum assertores in terris à Domino constituti sumus, dies nostrosque in amaritudine animae nostrae cogitantes, manus nostras cum lacrymis & suspiriis levavimus ad Dominum, eumque toto cordis affectu rogavimus, ut nobis potenti gratia sua auxilio adesset, quo ardua haec in re commissi nobis apostolici muneris partes salubriter exequi valeremus, eaque consideratione adducti, ac ne supremo iudicio rationem villicationis nostrae reddaturi, negligentiae in credita nobis administratione argueremur, &c.* (Voyez INNOCENT XII). Ce pontife secourut l'empereur Léopold I, & les Vénitiens par de grandes sommes, pour combattre plus avantageusement les Turcs. Il mourut le premier février 1691. Il rétablit, en faveur de ses parens, la plupart des dignités qu'Innocent XI avoit abolies. Il fut moins désintéressé que ce pontife; mais il eut des qualités que l'autre n'avoit pas, l'activité, la prudence, la politique & la modération. Il ne répandit pas moins de bienfaits

sur

sur les pauvres, que sur ses parens.

ALEXANDRE, (S.) surnommé le *Charbonnier*, homme d'une rare sagesse, d'une sainteté éminente, & d'une profonde humilité, vivoit à Comane déguisé en charbonnier, & subsistoit du travail de ses mains. S. Grégoire de Nyffe, ayant appris par révélation ce que c'étoit que cet homme obscur en apparence, le fit amener; & ses réponses aux questions qu'on lui proposa, convainquirent le peuple qu'il étoit autre qu'il ne paroissoit être. On l'obligea ensuite à se faire consacrer, & à quitter ses vêtemens pauvres, pour prendre ceux qui convenoient à la dignité épiscopale. Il gouverna l'Eglise de Comane avec autant de zèle que de sainteté, & donna sa vie pour la foi, sous l'empire de Dece, vers 248.

ALEXANDRE, (S.) évêque de Jérusalem, fut persécuté sous l'empereur Sévere, vers le commencement du IIIe. siècle. Narcisse l'ayant choisi pour son coadjuteur dans le siege de Jérusalem, il quitta celui de Cappadoce qu'il avoit eu d'abord. Ce saint prélat défendit Origene, qu'il avoit ordonné prêtre, contre Demetrius d'Alexandrie. Il mourut en prison sous l'empereur Dece, en 249. Il laissa une très-belle bibliothèque à Jérusalem.

ALEXANDRE, (S.) évêque d'Alexandrie, lieu de sa naissance, prononça anathême contre Arius, qu'il n'avoit pu ramener; assista au concile de Nicée dans un âge fort avancé, & mourut en 326. Il assura, avant que d'expirer, comme

Tome I,

par un esprit prophétique, que S. Athanase lui succéderoit. — On lit dans Rufin, que S. Athanase, encore enfant ayant baptisé quelques enfans de son âge avec lesquels il jouoit sur le bord de la mer, Saint Alexandre approuva ce baptême comme valide, supposant que le jeune Athanase avoit eu l'intention sérieuse de baptiser. Mais Hermant, Tillemont & plusieurs autres savans regardent ce fait comme une fable. Il n'est fondé que sur l'autorité de Rufin, auteur peu exact; & d'ailleurs il ne s'accorde point avec la chronologie de l'histoire de S. Athanase.

ALEXANDRE, (S.) évêque de Byzance, fort zélé pour la religion chrétienne & pour la foi catholique, confondit un philosophe, & obtint de Dieu la punition d'Arius. Il mourut en 337.

ALEXANDRE D'APHRODISÉE, surnommé par les Grecs le *Commentateur*, vivoit au commencement du IIIe. siècle. On a son *Commentaire sur les Météores d'Aristote*, à Venise, Alde, 1527, in-fol. Un *Traité de l'Ame & du Destin*, avec le *Themistius d'Alde*, 1534, in-fol. Un *Traité des figures, des sens & des paroles*, avec les *Rhetores Græci d'Alde*, 1508 & 1509, 2 vol. in-fol. Hervet a traduit en latin son *Traité de l'Ame*, Bâle, 1548, in-4°. Donnat l'a aussi traduit, Rostock, 1618, in-4°.

ALEXANDRE DE ALÈS. Voyez ALÈS.

ALEXANDRE, roi d'Ecosse, fils de Ste. Marguerite, succéda à son frere Edgar. Il pacifia par son courage les trou-

bles qui s'éleverent au commencement de son regne. Il bâtit & dota diverses églises & plusieurs monasteres, un entr'autres dans l'isle d'Emona, en l'honneur de S. Colm. L'église de S. André ressentit principalement les effets de sa libéralité. Il mourut en 1124, après avoir régné dix-sept ans.

ALEXANDRE de Médicis, premier duc de Florence en 1530, étoit fils naturel de Laurent de Médicis, surnommé *le Jeune*, & neveu du pape Clément VII. Il dut son élévation aux intrigues de son oncle, & aux armes de Charles V. Ce prince s'étant rendu maître de Florence, après un siège opiniâtre, convaincu qu'il étoit plus glorieux de donner des couronnes que de les recevoir, disposa de la souveraineté de cette ville en faveur d'Alexandre, & lui donna ensuite Marguerite d'Autriche, sa fille naturelle, en mariage. Suivant la capitulation accordée aux Florentins, le nouveau duc ne devoit être qu'un doge héréditaire. Son autorité étoit tempérée par des conseils qui leur laissoient au moins un simulacre de leur ancienne liberté. Mais Alexandre ne fut pas plutôt installé, qu'il gouverna en tyran, ne connoissant d'autre règle que ses caprices: livré d'ailleurs aux passions les plus brutales, se faisant un jeu de déshonorer les familles, & de violer même l'asyle des cloîtres

pour satisfaire sa lubricité. Parmi les confidens de ses débauches, étoit Laurent de Médicis, un de ses parens. Ce jeune homme, âgé seulement de 22 ans, à l'instigation de Philippe Strozzi, zélé républicain, animé d'ailleurs d'une jalousie violente contre Alexandre, conçut le projet de l'assassiner, & l'exécuta la nuit du 5 au 6 janvier 1537. Alexandre n'étoit âgé que de 26 ans. Sa mort ne rendit point aux Florentins la liberté qu'ils réclamoient, & le crime de Laurent leur devint inutile. Le parti des Médicis prévalut, & Cosme succéda à Alexandre. Il est vrai que son gouvernement fut aussi juste & aussi modéré, que celui de son prédécesseur avoit été violent & tyrannique.

ALEXANDRE - FARNESE, duc de Parme, parent de Charles V par sa mere, & du pape Paul III par son pere, eut un rang distingué parmi les grands capitaines du XV^e siècle. Sa valeur à la journée de Lépante, au siège d'Anvers, qu'il prit en faisant une esplanade de digue ou de pont sur l'Escaut (*), pour empêcher les secours des Hollandois qui firent de vains efforts pour la détruire, & dans un grand nombre de sièges & de batailles, lui fit beaucoup de réputation. Les Catholiques de France ayant demandé de l'assistance à Philippe II, ce prince leur envoya le duc de Parme avec une ar-

(*) Ce n'étoit ni une digue ni un pont proprement dit, c'étoit une estacade vaste & magnifique, couronnée de deux forts, & dont le milieu étoit occupé par 32 vaisseaux. En barrant le fleuve, ce grand ouvrage servoit encore aux transports & aux communications nécessaires; & en ce sens c'étoit un véritable pont.

mée considérable. Alexandre secourut les Parisiens contre Henri IV, mais les Hollandois l'obligerent de rentrer en Flandre. S'étant présenté une seconde fois en France, il obligea Henri IV de lever le siège de Rouen. Une blessure qu'il reçut à la prise de Caudebec, fut la cause de sa mort, arrivée en 1592, à Arras. Son corps fut transporté à Parme, & déposé aux Capucins, à côté de son épouse Marie de Portugal, morte en 1577. Ses deux fils, Odoart & Ranuce, y firent graver une épitaphe qui finit par ces mots :

Heu! Quale, Roma, amittis & quantum decus!

C'étoit un prince sage, vertueux, d'une activité & d'une prudence singulière. Tandis qu'il soumettoit une partie des Pays-Bas à Philippe par ses victoires, il ramenoit les provinces wallonnes par ses bonnes façons. C'en étoit fait de la république de Hollande, si ses avis avoient été constamment suivis, & sur-tout si le ministère d'Espagne, jaloux peut-être de la gloire du jeune prince, ne l'avoit laissé toujours manquer d'argent. Marnix de Ste. Aldegonde, lors de la reddition d'Anvers qu'il avoit inutilement défendue, rendit un témoignage public à sa générosité, à sa bonne foi, à l'extrême fidélité dans ses engagements & ses promesses, à toutes les qualités qui font l'habile général, l'honnête homme & le grand prince. Ses mœurs répondoient à ses autres vertus. Après la prise de Nuys, il ne voulut pas même voir la femme

du gouverneur dont on lui van-
toit la beauté, & lui procura
une retraite sûre. Un auteur
latin, qui en a parlé avec au-
tant de vérité que d'éloquence,
observe que la religion diri-
geoit & animoit toutes ses opé-
rations. *Inter cætera quæ, urbe
recuperatâ, disponenda esse vide-
bantur, prima sacrorum cura ex-
titit. Nihil enim Parmensi cordi
erat perinde ac religio: nove-
rat quippe christianus heros, quod
Paulinus Nolanus olim cecinit:*

*Arma fide semper, nunquam cogno-
vimus armis
Indiguiffe fidem.*

Poème, 23, v. 156.

**ALEXANDRE - FARNE-
SE**, cardinal distingué par ses
lumières & ses vertus, mort
en 1589, avoit coutume de dire,
*qu'il ne trouvoit rien de plus in-
supportable qu'un soldat lâche,
& qu'un ecclésiastique ignorant.*

ALEXANDRE, (S.) fon-
dateur des Acemetes, né dans
l'Asie-Mineure, d'une famille
noble, se retira du monde,
après avoir occupé une charge
dans le palais de l'empereur.
Acemetes, mot grec, signifie
des gens qui ne dorment point;
parce que des six chœurs de So-
litaires, dont la communauté
étoit composée, il y en avoit
toujours un qui veilloit pour
chanter les louanges du Sei-
gneur. Il mourut vers l'an 430,
sur les bords du Pont-Euxin.
Quelques auteurs ont mal-à-
propos confondu les Acemetes
avec les moines Scythes, qui
prétendoient faire approuver la
proposition *unus de Trinitate
passus est*. Les Acemetes, au
contraire, vouloient la faire
condamner; ce qui les fit re-

garder comme favorables à Nestorius, tandis que les moines Scythes étoient suspects d'eutyrihanisme. Il est à croire que les uns & les autres étoient orthodoxes dans le fond, mais qu'ils dispuoient trop & s'entendoient trop peu. Voy. HORMISDAS & JEAN II, papes.

ALEXANDRE TRALLIEN, *Trallianus*, médecin & philosophe célèbre au VIe. siècle. Pierre du Châtel, évêque de Mâcon, grand-aumônier de France, a publié les ouvrages qui nous restent de lui, Paris, 1548, in-fol. On a traduit ses notes du grec en latin. Le baron de Haller a donné une édition de cette version à Lausanne, 1748, 2 vol. in-8°.

ALEXANDRE de S. Elpide, général des hermites de S. Augustin, archevêque d'Amalfi, est auteur d'un *Traité de la juridiction de l'Empire, & de l'autorité du pape*, imprimé à Rimini en 1624. Il vivoit au commencement du XIVe. siècle.

ALEXANDRE de Paris, poète du XIIIe. siècle, employa dans son poème d'*Alexandre-le-Grand* les vers de douze syllabes, qui depuis ce tems ont été nommés Alexandrins. Ce roman rimé étoit passable pour son siècle. Il y en a une édition de Paris in-4°, gothique.

ALEXANDRE ALEXANDRI. Voyez ALEXANDRI.

ALEXANDRE, (Noël) né à Rouen en 1639, Dominicain en 1655, successivement professeur de philosophie & de théologie dans son ordre, & docteur de Sorbonne en 1675, mourut à Paris en 1724, à l'âge de 86 ans. Ses grands tra-

voux usèrent sa vue, & il l'avoit entièrement perdue quelques années avant sa mort. La faculté de théologie de Paris assista à ses funérailles. Le pape Benoît XIII ne l'appelloit que *son maître*, quoique quelques-uns de ses ouvrages eussent été proscrits en 1684 par un décret de l'inquisition de Rome, contre lequel il se justifia avec autant de modestie & de calme, que de dignité & de force. En 1704, il soucrivit au fameux cas de conscience, & fut exilé à Châtelleraut; mais sa rétractation le fit rappeler. Ses principales productions sont : I. *Historia ecclesiastica veteris novique Testamenti*, Paris, 1699, 8 vol. in-fol., & 24 vol. in-8°. Cette histoire a été réimprimée à Lucques en 1754, avec des notes de Constantin Roncaglia, qui rectifient ou éclaircissent plusieurs passages. On estime sur-tout les dissertations nombreuses dont elle est enrichie. II. *Theologia dogmatica & moralis*, en onze vol. in-8°, & en 2 vol. in-folio, estimée, quoiqu'un peu diffuse. Quoiqu'attaché aux sentimens des théologiens de son ordre, il étoit juste & modéré à l'égard de ceux qui ne les adoptoient pas. « Je ne puis souffrir, dit-il, dans son histoire ecclésiastique, ceux qui, à l'exemple de Jansenius, censurent témérairement des opinions qui ne sont point condamnées dans l'église, & qui faisant de mauvais parallèles de la doctrine Molinienne avec les erreurs des Pélagiens, blessent la vérité, violent la charité, troublent la paix de l'église. » Sa

latinité est aisée, coulante, & d'une lecture agréable; quoiqu'elle ne soit pas toujours pure, elle n'a rien de la barbarie de certains scholastiques.

III. Des *Commentaires sur les évangiles & sur les épîtres de S. Paul*, Paris, 1703 & 1710, 2 vol. in-fol. en latin. IV. Une *Apologie des Dominicains, missionnaires à la Chine*, in 12, &c. On a donné un catalogue raisonné de tous ses ouvrages à Paris, 1716, 1 vol. in-4°.

ALEXANDRE, (dom Jacques) bénédictin de la congrégation de S. Maur, a laissé un *Traité sur les horloges élémentaires*, in-8°, 1734, année de la mort de l'auteur, qui étoit d'Orléans. Il mourut âgé de 82 ans. C'étoit un homme d'un caractère solide, doux & uni.

ALEXANDRE, (Nicolas) bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Paris, & mort dans un âge avancé à S. Denis en 1728, est connu par deux ouvrages utiles : I. *La médecine & la chirurgie des pauvres*, Paris, in-12, 1738. Ce livre renferme des remèdes choisis, peu coûteux, & faciles à préparer pour les maladies internes & externes. II. *Dictionnaire botanique & pharmaceutique*, in-8° : ouvrage plusieurs fois réimprimé, dans lequel on trouve les principales propriétés des minéraux, des végétaux & des animaux qui sont en usage dans la médecine. Dom Alexandre avoit acquis une assez grande connoissance des simples. Egalement pieux & charitable, il en fit usage pour le soulagement de ses freres, & sur-tout des pauvres qu'il aimoit tendrement. *Voyez l'His-*

toire littéraire de la congrégation de S. Maur, p. 489 & 490.

ALEXANDRE D'IMOLA. *Voy. TARTAGNI.*

ALEXANDRE NEWSKY, grand-duc des Russiens, étoit fils de Jaroslas, & arriere-neveu de George I. Il obtint encore du vivant de son pere, sur le bord de la Newa, une pleine victoire sur les chevaliers de l'ordre Teutonique, renforcés du secours des Suédois. Il succéda à son pere l'an 1244; son frere aîné étant mort subitement l'an 1232, le jour de ses noces. Alexandre gouverna toujours ses états avec beaucoup de prudence & de valeur, jusqu'à ce qu'il fût attaqué d'une très-rude maladie à son retour de la Crimée. Il choisit dès-lors la vie monastique, & changea son nom d'Alexandre en celui d'Alexis, & mourut en 1261, ou comme d'autres veulent, en 1263. Les Russes disent qu'il opéra des miracles après sa mort, & le révérent comme un saint. L'empereur Pierre I a fait bâtir à son honneur une église & un couvent, & l'impératrice Catherine I a fondé en 1725, pour conserver sa mémoire, un ordre de chevalerie, qui se nomme l'ordre de St. Alexandre. Sans rien prononcer sur les vertus & les miracles attribués à Alexandre, nous nous contenterons d'observer avec les Bollandistes (*Act. SS. maji art. 1. Ephem. græc. & mosc. n. 20*), qu'il ne faut pas aisément rejeter les anciens saints des Russes; que le schisme de ces peuples ne fut consommé que long-tems après celui des Grecs; qu'ils ont été autrefois

zélés Catholiques, & unis à l'église de Rome, qu'ils reçurent la fois sous S. Ignace, patriarche de Constantinople, & ensuite plus généralement par la prédication de Reinsbern, évêque de Colberg sous le duc Wlodomir, &c.

ALEXANDRI, (Alexandre) juriconsulte Napolitain, né en 1461, & mort à Rome le 2 octobre 1523, à l'âge de 62 ans, se distingua dans la jurisprudence & dans les belles-lettres. On a de lui *Genialium dierum libri sex*, sur lesquels André Tiraqueau a fait d'excellentes remarques, in-fol., & réimprimés *cum notis variorum*, Leyde, 1673, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, devenu rare, montre dans cet écrivain autant de science que de crédulité; alliance qui paroît d'abord impossible, mais qui se réalise souvent, particulièrement dans notre siècle, où l'on voit les hommes les plus célèbres donner dans des extravagances, que des ignorans ne se feroient point avisés d'imaginer.

ALEXANDRINI de Neuf-tain, (Jules) né à Trente, médecin de Maximilien II, reçut des bienfaits considérables de cet empereur, qui lui permit de les transmettre à ses enfans, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Il mourut dans sa patrie l'an 1590, à l'âge de 84 ans. Alexandrini a écrit en vers & en prose divers ouvrages qui font voir de l'étude & de l'expérience. I. *De medicina & medico*, Tiguri, 1557, in-4°. II. *Salubrium*, ou *de sanitate tuenda, libri XXIII*, Coloniae, 1575, in-fol. III. *Pædotrophia*,

Tiguri, 1559, in-8°. Cet ouvrage est en vers, &c.

ALEXIS, poète comique Grec, oncle de Ménandre, vivoit du tems d'Alexandre-le-Grand, vers l'an 336 avant Jesus-Christ. On trouve des fragmens de ce poète dans *Vetustissimorum Græcorum bucolica gnomica*, &c., Crispin, 1570, in-16.

ALEXIS, nom d'un Saint honoré dans l'église grecque & latine, dont l'histoire est rapportée par Métaphrasste. Sa vie renferme des singularités étonnantes, & quoiqu'on ne doute pas de l'existence de ce saint, & de la légitimité du culte qu'on lui rend, on est très-porté à ne pas adopter la totalité des choses qu'on en raconte. Sa légende est tirée particulièrement d'un poème composé par Joseph-le-Jeune, qui florissoit dans le neuvième siècle; d'une *Vie* anonyme du saint, écrite dans le dixième siècle, & citée par les Bollandistes; d'une homélie de Saint Adalbert, évêque de Prague & martyr, ainsi que de plusieurs autres monumens. Voy. JEAN CALYBITE.

ALEXIS ARISTENE, diacre de l'église de Constantinople, dont on a des notes sur un recueil de canons, qui sont dans les *Pandectæ canonum* de Béveridge.

ALEXIS I, COMNENE, naquit à Constantinople l'an 1048, de Jean Comnene, frere de l'Empereur Isaac Comnene. Ayant reçu une excellente éducation, il fit de grands progrès dans l'état militaire, & fut regardé comme un héros dans sa jeunesse. Nommé général

contre les Turcs avec son frere
 Isaac, il les engagea à faire al-
 liance avec l'empire. Il se dis-
 tingua par plusieurs actions de
 valeur, avant que de monter
 sur le trône de Constantino-
 ple, qu'il usurpa sur Nicéphore
 Botoniate, après l'avoir cloîtré
 en 1081. Proclamé empereur par
 les troupes, il battit les Turcs,
 & les força à faire la paix. Après
 cette expédition contre les Mu-
 sulmans, il fut obligé de se
 défendre contre Robert Guif-
 card, qui le battit d'abord, &
 sur lequel ensuite il remporta
 deux victoires. Cette guerre
 fut suivie d'une irruption des
 Scythes, qu'il tailla en pieces
 dans une bataille générale. Peu
 de tems après, il vit arriver
 dans ses états une multitude
 innombrable de croisés, qui
 l'alarmerent beaucoup. Il crai-
 gnit que Boëmond, fils de Guif-
 card, & par conséquent son
 ennemi déclaré, ne profitât de
 cette guerre sainte pour lui ar-
 racher la couronne. Il prit le
 parti de dissimuler, & de faire
 un traité avec l'armée croisée,
 par lequel il promettoit de la
 secourir par terre & par mer.
 Les Latins disent qu'il l'observa
 au contraire qu'il en remplit
 toutes les conditions avec une
 ponctualité, que les croisés,
 disent-ils, ne méritoient pas.
 Il est sûr qu'il se présenta pour
 les secourir au siege d'Antio-
 che; mais il n'est pas moins
 vrai qu'il se retira, lorsqu'il vit
 que les affaires devenoient sé-
 rieuses. Les François furent in-
 dignés de cette retraite; mais
 il les gagna ensuite en rachetant
 leurs prisonniers, & en les re-
 cevant avec magnificence, lors-

qu'ils revinrent à Constanti-
 nople. Boëmond fut le seul qui
 voulut rester en guerre avec
 lui; mais il en triompha bientôt
 par un traité de paix. Il pacifia
 aussi son empire en traitant avec
 les Turcs, & mourut en 1118,
 âgé de 70 ans. La plupart des
 historiens peignent ce prince
 avec les couleurs les plus noi-
 res. Sa fille Anne lui a donné
 les éloges les plus outrés, dans
 l'histoire qu'elle a écrite de son
 pere. Il y a un milieu à tenir
 entre le panégyrique & la fa-
 tyre. Si l'on doit blâmer Alexis
 d'avoir trop songé à l'agran-
 dissement de sa famille, de
 n'avoir pas respecté le droit de
 propriété, de s'être cru non
 l'administrateur, mais le maître
 de la fortune publique; on ne
 peut que se louer de sa sobrié-
 té, de son amour pour les let-
 tres, de son affabilité envers le
 peuple. « Sa méintelligence
 » avec les pèlerins armés de
 » l'Occident, dit l'abbé Berault-
 » Bercaffel, & la mauvaise foi
 » qu'on lui a reprochée, vrai-
 » semblablement avec hyper-
 » bole, ne l'empêchoient pas
 » d'être soumis au S. siege. Il
 » envoyoit souvent des pré-
 » sens à l'église Romaine, au
 » mont Cassin, & jusqu'à Clu-
 » ni. Il employoit réguliere-
 » ment une partie du jour à lire
 » les livres saints, & à s'entre-
 » tenir avec de pieux doc-
 » teurs. Son zele pour la con-
 » version des hérétiques alloit
 » jusqu'à passer des nuits en-
 » tieres avec eux, pour les ra-
 » mener de leurs égaremens ».
 ALEXIS II, COMNENE,
 étoit fils de Manuel Comnene,
 empereur de Constantinople,
 auquel il succéda, âgé seule-

ment de 12 ans, en 1180. Trop jeune & trop dépourvu d'expérience & d'esprit pour tenir les rênes de l'empire, il fut mis sous la tutelle de Marie sa mere & d'Alexis Comnene, son oncle. Injuste, ambitieux, avide d'argent, il irrita le peuple par ses exactions. On se révolta dans la capitale & dans les provinces, & l'on mit sur le trône Andronic Comnene, cousin d'Alexis. Le nouvel empereur s'étant rendu maître de Constantinople, fit étrangler la mere & le fils en avril 1182. Le corps de ce malheureux prince ayant été apporté sous ses yeux, il le poussa du pied, en disant : *Que son pere avoit été un parjure, sa mere une impudique, & lui un imbécille*, ensuite il les fit jeter dans la mer.

ALEXIS III, frere d'Isaac Lange, empereur de Constantinople, conspira contre lui, le détrôna en 1195, & le fit enfermer dans une prison, après qu'on lui eut crevé les yeux. Le nouvel empereur étoit un débauché avare, & un lâche despote. Ayant abandonné le gouvernement à Euphrosine sa femme, il se laissa battre par les Turcs & les Bulgares; & il ne termina cette guerre honneuse, qu'en achetant bassement la paix à force d'argent. Les peuples murmuroient. Isaac Lange avoit un fils, qui s'étoit retiré en Allemagne auprès de l'empereur Philippe son beau-frere. Ce prince engagea une armée de croisés, composée de François & de Vénitiens, à le rétablir sur le trône de ses peres. Le siege fut mis devant Constantinople, qui se rendit en

juillet 1203. Alexis Lange, voyant sa capitale au pouvoir de son ennemi, prit la fuite; & après avoir couru différentes aventures, il tomba entre les mains de Théodore Lascaris, qui lui creva les yeux, & l'enferma dans un monastere où il termina ses jours.

ALEXIS IV, empereur de Constantinople, neveu du précédent, & fils d'Isaac Lange, tira son pere des fers, & tout aveugle qu'il étoit, lui remit le sceptre, & se contenta d'être son collegue. Mais comme il falloit des sommes très-considérables pour repousser les Sarrazins, les peuples furent foulés. Il s'éleva un nouveau tyran, qui détrôna Alexis IV, & le fit étrangler en 1204.

ALEXIS V, surnommé *Ducas Murtzuphle*, ayant d'abord été grand-maitre de la garde-robe sous Isaac Lange & Alexis IV, détrôna ce dernier prince & le fit étrangler. Au lieu de repousser les infideles qui lui enlevoient ses provinces l'une après l'autre, il commença son regne en janvier 1204 par une guerre contre les croisés, qui mirent le siege devant Constantinople. La ville fut prise & pillée. Théodore Lascaris fut élu empereur par les Grecs, & Baudouin par les Latins. Ce dernier poursuivit Murtzuphle, lui fit crever les yeux; & les François, irrités contre lui, le précipiterent du haut d'un rocher en avril 1204. Le surnom de *Murtzuphle* lui avoit été donné, parce que ses sourcils se joignoient & lui tomboient sur les yeux. Il ne régna qu'environ trois mois. Tour-à-tour artificieux, dissimulé, avare &

cruel, il dépouilla presque tous les grands seigneurs de la cour, & s'appropriâ leurs richesses, qui lui appartenoient, disoit-il, par la loi du plus fort. Ayant disgracié les hommes de mérite qui étoient dans le ministère, il leur substitua ses parens & ses amis, la plupart aussi avides qu'incapables. Un historien judicieux observe que depuis le schisme des Grecs, le trône de cet empire a presque toujours été occupé par des imbécilles ou des tyrans.

ALEXIS, (Guillaume) religieux Bénédictin dans l'abbaye de Lyre, puis prieur de Bussi au Perche, vivoit encore en 1500, & a laissé différentes poésies, bonnes pour le tems. Les principaux ouvrages qu'on connoît de lui, sont : I. *Quatre Chants royaux*, présentés aux jeux du Puy à Rouen, in-4°, sans date. II. *Le Passe-tems de tout homme & de toute femme*, Paris, in-8°, & in-4°, sans date. L'auteur dit l'avoir traduit d'un ouvrage d'Innocent III: c'est un livre de morale sur la misere de l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. IV. *Le grand Blason des fausses amours*, in-16 & in-4°, sans date; & dans beaucoup d'éditions, de *la Farce de Pathelin*, & des *Quinze joyes du Mariage*. C'est un dialogue sur les maux qu'entraîne l'amour.

ALEXIS-MICHAELOWITZ, (c'est-à-dire, fils de Michel) czar de Moscovie, fut pere de Pierre-le-Grand. Il eut une guerre avec la Pologne, qu'il finit par une paix glorieuse. Il défendit ensuite les Polonois contre les Turcs. Il voulut disputer le trône de Pologne à Jean Sobieski; mais

ce général, qui l'avoit gagné par des victoires, l'emporta sur le czar. Alexis mourut quelque tems après, en 1677. Il protégea le commerce, veilla à la discipline de ses armées, & à l'exécution des loix de son royaume; il augmenta ses états par la conquête de Smolensko, de Kiovie & d'une partie de l'Ukraine, & favorisa la population dans le pays de ses conquêtes.

ALEXIS-PETROWITZ, fils de Pierre-le-Grand, czar de Russie, & d'Eudoxie Federowna Lapouchin, épousa Charlotte de Brunswick Wolfenbutel. Loin de marcher sur les traces de son pere, il condamnoit par ses discours, & encore plus par ses mœurs & par ses actions, tout ce que Pierre-le-Grand entendoit pour l'agrandissement de la Russie. Le czarowitz Alexis menoit une vie obscure; il avoit un caractère un peu sauvage, un attachement excessif aux anciens usages de la nation, & un profond mépris pour les établissemens nouveaux. Il étoit presque toujours enfermé avec une Finlandoise, nommée Euphrosine, qui l'entretenoit dans une vie oisive. Pierre résolut de le déshériter. Le czarowitz parut consentir à ce que le czar projetoit; cependant à peine son pere eut entrepris son second voyage en Europe, qu'il alla chercher un asyle auprès de l'empereur, dont l'épouse étoit sa belle-sœur. La cour impériale lui ordonna de se tenir caché dans Vienne, & l'engagea bientôt à chercher une autre retraite. Le czarowitz se retira à Inspruck, capitale du Tirol, & ensuite à Naples. Le

czar découvrit la demeure de son fils, & l'engagea à revenir à Moscou, lui promettant de ne pas le punir. Le prince obéit sans retard. Mais dès qu'il fut arrivé, Pierre fit environner par des gardes le château où il étoit; on lui ôta son épée, & il fut conduit comme un criminel devant son pere. Les principaux de la noblesse & le clergé étoient assemblés: le czar le déclara indigne de sa succession, & l'y fit renoncer solennellement. Les confidens du czarowitz, & ceux qui l'avoient suivi dans sa fuite, furent arrêtés, & la plupart périrent par les supplices. Son confesseur même fut appliqué à la question, pour révéler la confession du fils, & eut la tête tranchée. La czarine Eudoxie, sa mere, fut transférée dans un monastere près du lac de Ladoga; & la princesse Marie, sœur du czar, impliquée dans cette funeste affaire, fut enfermée dans le château de Schlusfelbourg. Le czar retenoit toujours son fils prisonnier, & le traitoit comme coupable de leze-majesté. On instruisit son procès, & il fut jugé à la dernière rigueur: on le condamna à mort. Ce jugement fut rapporté à ce malheureux prince, qui mourut le lendemain, en 1719. Il avoit un fils, qui monta sur le trône après la mort de l'impératrice Catherine. Lambert, historien contemporain, *le plus impartial de tous & le plus exact*, suivant Voltaire, rapporte que le czar coupa lui-même la tête de ce fils infortuné, après lui avoir donné le *knout*. Il y a des historiens qui justifient Alexis sur plusieurs

reproches qu'on lui a faits; & qui attribuent ses malheurs à l'impératrice Catherine, seconde femme de Pierre, qui vouloit faire régner son propre fils, mort quelque-tems après Alexis. On ne peut lire, sans une vive compassion, le procès criminel de ce prince, tel qu'il est rapporté par Voltaire (*Hist. de Pierre-le-Grand*, t. 2. ch. 10). On voit que l'infortuné Alexis est condamné en partie sur ce qu'il avoit dit dans le secret de la confession sacramentale, & sur ses plus intimes pensées. Voltaire fait un parallele de sa fuite avec celle de Louis XI, lorsqu'étant encore dauphin, il quitta la cour du roi Charles VII son pere, & se retira chez le duc de Bourgogne. » Le dauphin étoit bien plus » coupable que le czarowitz, » puisqu'il s'étoit marié mal- » gré son pere, qu'il avoit levé » des troupes, qu'il se retiroit » chez un prince naturellement » ennemi de Charles VII, & » qu'il ne revint jamais à sa » cour, quelqu'instance que son » pere pût lui faire. Alexis, au » contraire ne s'étoit marié, » que par ordre du czar, ne » s'étoit point révolté, n'avoit » point levé de troupes, ne se » retiroit point chez un prince » ennemi, & retourna aux pieds » de son pere sur la premiere » lettre qu'il reçut de lui ».

AL-FARABI, philosophe Musulman du Xe. siecle, a perdu beaucoup de tems à l'explication des rêveries de l'Alcoran; mais il s'occupa aussi des arts utiles & agréables. On dit qu'il excelloit dans la musique & qu'au son du luth il faisoit rire ou pleurer, danser ou dor-